

Souvenirs d'enfance

N'irai-je plus courir dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?

.....

Vous, aussi ma natale, on vous a bien changée !
Quoi ! quand mon cœur remonte à vos gothiques tours,
Qu'il traverse, rêveur, votre absence affligée,
Il ne reconnaît plus la grâce négligée
Qui donnait tant de charme au maternel séjour !

Il voit rire un jardin sur l'étroit cimetière,
Où la lune souvent me prenait à genoux ;
L'ironie embaumée a remplacé la pierre
Où, j'allais, d'une tombe indigente héritière,
Relire ma croyance au dernier rendez-vous !

.....

Au livre de mon sort si je cherche un sourire,
Dans sa blanche préface, oh ! je l'obtiens toujours
À des mots commencés que je ne peux écrire,
Éclatants d'innocence et charmants à relire,
Parmi les feuillets noirs où s'inscrivent mes jours.

Un bouquet de cerise, une pomme encor verte,
C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur !
À tant de volupté l'âme neuve est ouverte,
Quand l'âpre affliction, de miel encor couverte,
N'a pas trempé nos sens d'une amère saveur !

.....
Douce église ! sans pompe, et sans culte et sans prêtre,
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,
Où la ronce montait fière à chaque fenêtre.
Près du Christ mutilé qui m'écoutait peut-être,
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois ?

Oh ! n'a-t-on pas détruit cette vigne oubliée,
Balançant au vieux mur son fragile réseau ?
Comme l'aile d'un ange aimante et dépliée,
L'humble pampre embrassait l'église humiliée
De sa pâle verdure où tremblait un oiseau.

L'oiseau chantait, piquait le fruit mûr, et ses ailes
Frappaient l'ogive sombre avec un bruit joyeux ;
Et le soleil couchant dardait ses étincelles
Aux vitraux rallumés de rougeâtres parcelles
Qui me restaient longtemps ardentes dans les yeux.

Notre-Dame ! aujourd'hui belle et retentissante,
Triste alors, quel secret m'avez-vous dit tout bas ?
Et quand mon timbre pur remplaçait l'orgue absente,
Pour répondre à l'écho de la nef gémissante,
Mon frêle et doux *Ave*, ne l'écoutiez-vous pas ?

Et ne jamais revoir ce mur où la lumière
Dessinait Dieu visible à ma jeune raison !
Ne plus mettre à ses pieds mon pain et ma prière !
Ne plus suivre mon ombre au bord de la rivière,
Jusqu'au chaume enlierré que j'appelais maison !

Ni le puits solitaire, urne sourde et profonde,
Crédule, où j'allais voir descendre le soleil,
Qui faisait aux enfants un miroir de son onde,
Elle est tarie... Hélas ! tout se tarit au monde ;
Hélas ! la vie et L'onde ont un destin pareil !

Ne plus passer devant l'école bourdonnante,
Cage en fleurs où couvaient, où fermentaient nos jours,
Où j'entendis, captive, une voix résonnante
Et chère ! à ma prison m'enlever frissonnante :
Voix de mon père, ô voix ! m'appellez-vous toujours ?

Où libre je pâlis de tendresse éperdue,
Où je crus voir le ciel descendre, et l'humble lieu
S'ouvrir ! Mon père au loin m'avait donc entendue.
Fière, en tenant sa main, je traversai la rue ;
Il la remplissait toute ; il ressemblait à Dieu !

Albertine ! et là-bas flottait ta jeune tête
Sous le calvaire en fleurs ; et c'était loin du soir !
Et ma voix bondissante avait dit : « Est-ce fête ?
Ô joie ! est-ce demain que Dieu passe et s'arrête » ?
Et tu m'avais crié : « Tu vas voir, tu vas voir ! »

Oui ! c'était une fête, une heure parfumée ;
On moissonnait nos fleurs, on les jetait dans l'air ;
Albertine riait sous la pluie embaumée ;
Elle vivait encor ; j'étais encor aimée !
C'est un parfum de rose... il n'atteint pas l'hiver !

Du moins n'irai-je plus dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?

Marceline DESBORDES-VALMORE.

Recueilli dans *Poètes de la famille*, Casterman, s. d.